

Centro di Ricerca per l'Azione Comunista

Les trois âges de l'opéraïsme



Suivi de
Le cheminement politique de Negri
Jean-Marc Piotte

La Petite Bibliothèque de la Matérielle



Sommaire

Centro di Ricerca per l'Azionista Comunista

Les trois âges de l'opéraïsme	3
1. De la crise Hongroise aux <i>Quaderni Rossi</i> . . R. Panzieri. 1956- 1964.....	3
2. De la <i>Piazza Statuto</i> à <i>Classe Operaia</i> . M. Tronti. 1962-1967	10
3. De <i>Potere Operaia</i> à l'Autonomie. A. Negri. 1968-1978.....	12
Conclusion □ l'opéraïsme entre mythe et paillettes.....	13

Jean-Marc Piotte

Le cheminement politique de Negri	16
--	----

Les trois âges de l'opéraïsme

(*L'operaismo tra mito e lustrini*)

Centro di Ricerca per l'Azione Comunista (2002)

Traduction C. Charrier

1. De la crise Hongroise aux *Quaderni Rossi*. R. Panzieri. 1956–1964¹

On peut faire remonter la naissance du courant définit comme opéraïste à la fin des années cinquante. Au cours de ces années, dans l'aire occidentale, le pouvoir de la bourgeoisie apparaissait comme étant exceptionnellement solide et capable de produire un consensus à travers une augmentation graduelle des salaires et par une amélioration conséquente des conditions de vie de la classe prolétaire. Le mouvement ouvrier officiel (les partis et les syndicats de gauche) connaissaient alors un processus d'alignement sur les règles de la société occidentale, non seulement dans les faits mais aussi du point de vue de son identité et de sa problématique, qui touchait également les partis staliniens eux-mêmes dont le prétendu antagonisme à l'Occident se jouait tout entier sur l'éternelle attente des « conditions favorables » pour une rupture révolutionnaire, avalisant de fait une pratique social-démocrate, conduite en plus d'une façon autoritaire et religieuse. Dans ce contexte, les événements de Hongrie bouleverseront une bonne partie de l'intelligentsia de gauche, italienne et internationale.

Panzieri, un des auteurs les plus représentatifs de ce courant militant du PSI, entrevoyait une crise du mouvement ouvrier traditionnel. Pour endiguer ce processus il était opportun d'initier une recherche indépendante, qui se débarrasse des éléments d'interprétation traditionnels, de manière à permettre de redécouvrir une tradition de classe authentique dans le devenir historique du conflit entre le capital et le travail, en passant par-dessus l'encadrement organisationnel du vieux mouvement ouvrier écrasé sous le contrôle stalinien. En 1959 il nouera des contacts avec des éléments de la gauche du PCI qui opéraient dans la FIOM² de Turin, tel que Foa, Tronti, Asor Rosa et della Mea. Il initiait de cette manière une recherche sur le mouvement ouvrier, du « contrôle ouvrier » à la recherche de son objet, de l'« enquête ouvrière » pour une définition de la « composition de classe » à la définition de la « démocratie directe ». Panzieri était conscient du clivage qui s'était ouvert en 1956 avec le XX^{ème} Congrès du PCUS (déstalinisation de l'URSS et voie pacifique au socialisme) et avec les événements de Hongrie, mais il ne les prenait en compte que du point de vue du mouvement ouvrier officiel. Il ne retenait pas de l'expérience hongroise l'exigence d'auto-organisation prolétarienne qui en dérivait, mais se limitait à constater combien la dégénérescence de l'URSS était définitive.

Ce retard n'existait pas dans les courants de l'« opéraïsme » hors d'Italie. *Socialise ou Barbarie* en France, *Correspondance* aux USA, *Solidarity* en Grande-Bretagne³, retenaient des journées hongroises

¹ Le titre général et les intertitres sont du traducteur.

² Fédération des Employés et des Ouvriers Métallurgistes, membre de la CGIL (N.d.T.).

³ Ces groupes nés pour la plupart dans la *diaspora* trotskiste, réfutaient la définition de l'URSS comme État ouvrier dégénéré, donnée par Trotsky lui-même. Ils développeront leur propre analyse de l'URSS et rompront sinon sur tout, au moins avec le schéma léniniste du parti, par rapport à la disjonction entre luttes économiques et luttes politiques, et donneront vie à ce que nous pouvons définir comme une gauche autonome antibureaucratique. En

l'écart qui existait entre le mouvement ouvrier et sa contre-figure officielle. Ils voyaient dans l'affrontement entre les bureaucrates et l'anti-bureaucratie (démocratie directe) l'amorce d'une perspective nouvelle pour le mouvement ouvrier. Ils focalisaient leur analyse sur le bras de fer qui existait entre la bureaucratie capitaliste et le mouvement de lutte antibureaucratique. Par rapport à l'URSS, cette critique, bien que cela ne pouvait être suspecté à l'époque, était toutefois insuffisante dans la mesure où en définissant l'URSS comme un régime capitaliste d'État, elle se limitait à une critique gestionnaire et formelle, n'abordait pas la question de la nature des rapports de production capitaliste et celle corollaire des classes sociales⁴. Le mode de production capitaliste, toujours plus intégré au niveau national et international, était analysé dans les catégories de la bureaucratisation et apparaissait comme une immense machine dont la conduite échappait à la bourgeoisie et qui se réduit à un complexe organique social capable d'éliminer les crises classiques de surproduction, avec le chômage de masse pour conséquence, la baisse des salaires, les luttes explicitement révolutionnaires. Le bloc capitaliste d'État était interprété comme la variante la plus importante de bureaucratisation, faisant du phénomène un processus unitaire. Ils retrouvaient les échos antibureaucratiques de Trotsky en inversant l'ordre des facteurs – pour Trotsky, en tant qu'État dégénéré, l'URSS était la plus proche du « socialisme », tandis que pour les opéraïstes « hors d'Italie », l'URSS était le modèle spécifique qui aurait représenté l'État pour le capitalisme au niveau universel, et les luttes qui se développaient dans ces pays étaient les anticipations des luttes futures. En fait le capitalisme d'État était le maillon faible de la chaîne, qui ne pouvait se développer différemment du fait de sa concurrence-équation avec le « monde libre ». La bataille cyclopéenne du capital à travers les monopoles, mettait en lumière un système qui basait sa force sur la production du secteur primaire et qui garantissait sa pérennité par un système colonial imposé. Les luttes dans les pays de l'Est, pour être importantes du point de vue de la perception de l'expérience prolétarienne, restaient empêtrées dans un schéma légué par la composition sociale retardataire du capitalisme. La forme conseilliste elle-même, que l'on pouvait observer de fait en Hongrie, sans en faire une considération absolue, était un type d'organisation lié à la grande industrie mécanique prépondérante dans les pays de l'Est, et représentait un stade d'évolution de l'organisation du travail dépassé en Occident.

Sur le contenu des pays socialistes, Panzieri et le courant opéraïste n'ont rien écrit qui remette en question le caractère socialiste de ces pays. Dans le texte de 1957 *Notes pour un examen de la situation du mouvement ouvrier*, on voit comment l'auteur accepte en bloc l'idéologie stalinienne du socialisme dans un seul pays. Pour Panzieri, s'il y a jamais un problème, c'est celui d'humaniser ce régime en donnant plus de démocratie et de participation ouvrière. Sa thèse est que la nécessité de défendre l'État socialiste a amené à anticiper les transformations des rapports de production dans un sens socialiste en collectivisant et industrialisant trop rapidement l'URSS – et ce n'est pas un hasard s'il regardait avec intérêt les expériences Yougoslaves, Chinoises et Polonaises, d'où arrivaient des conseils d'« autonomie » et de « libération »... La réalité s'est montrée pour le moins brutale et désacralisante.

La revue qui concrétise les efforts de Panzieri sera *Quaderni Rossi*. Au cours de cette expérience le contenu des luttes s'éclaircit – pour QR les luttes salariales deviennent des luttes pour le pouvoir. À la revue collaborent des militants sortis des partis de gauche ou qui y sont encore inscrits. S. Garavini, Foa et Alasia (qui s'éloignera rapidement) collaborent au premier numéro qui suscite beaucoup de perplexité dans le mouvement ouvrier officiel.

Le point de départ de la réflexion de Panzieri est la centralité du rapport de production et la critique de la prétendue neutralité du développement technico-scientifique, en contestant l'idée d'une rationalité du procès productif distincte des nécessités de l'accumulation capitaliste. *Sull'uso capitalistico*

Italie il y aura un petit groupe qui reprendra cette interprétation et qui se posera en interlocuteur international de cette expérience – *Unità Proletaria* de Cremona, dans lequel militait Danilo Montaldi. Par commodité nous appelons ces groupes opéraïstes « hors Italie », mais cela est ambigu dans la mesure où d'un point de vue politique ils étaient très éloignés du courant italien.

⁴ Pour plus de détails sur les interprétations de l'URSS voir B. Bongiovanni *L'antitalismo di sinistra e la natura sociale dell'URSS* (Feltrinelli). Plus récemment sur le même sujet – *Da Stalin a Gorbacev, classi sociali e Stato nella Russia sovietica*, de G. Tacchi, éd. Graphos, qui complète le texte de Bongiovanni et place le débat sur la Russie dans sa portée historique.

*delle macchine nel neocapitalismo*⁵ est paru dans le numéro 1 des *Quaderni Rossi*. Cet usage capitaliste des machines n'est pas une déviation par rapport à un développement pour ainsi dire « normal » de la croissance capitaliste, mais détermine le développement technologique et, avec lui, l'assujettissement de l'ouvrier à la machine elle-même, laquelle est la personnification du despotisme d'usine sur l'ouvrier devenu désormais appendice de celle-ci. L'habileté de l'ouvrier dans le maniement d'un outil parcellaire ne compte plus dans la mesure où la technologie incorporée dans le système capitaliste devient « habileté » particulière de masse de l'ouvrier au service d'une machine particulière qui l'enchaîne.

Le progrès du capital se présente comme existence du capital et le processus d'industrialisation s'empare de couches toujours plus avancées du progrès technologique, d'où la nécessité d'un plan pour lier les ouvriers au système de machine qu'est l'usine. Alors, la tendance de la lutte des ouvriers est d'aller vers des formes gestionnaires, ou bien vers la gestion du pouvoir politique et économique dans l'entreprise et, à partir d'elle, dans l'ensemble de la société. La lutte investit l'ensemble de la société « pratiquement et immédiatement cette ligne peut s'exprimer dans la revendication du contrôle ouvrier. » Ces thèses « gestionnistes » trouvent quelques échos dans le milieu du mouvement ouvrier du début des années soixante, retenues comme un retour à Marx et au communisme révolutionnaire, alors qu'elles sont bien en deçà de la critique communiste de la valeur, en ne reprenant pas la radicalité de l'analyse marxienne.

Souvenons-nous que, loin des *sunlight* de l'histoire, déjà en 1957, Bordiga s'était appuyé sur les *Grundrisse* pour montrer comment le travail collectif de l'ouvrier est absorbé par ce Moloch qu'est le capital fixe, et qui s'accroît au dépend du travail vivant pour parvenir à la perspective non de la domination du travail vivant sur le travail mort (thèse gestionniste) des *Quaderni Rossi*, sur la matière première, mais au fait que le développement des machines et l'automatisation annonce la société qui voit le déclin de la mesure du temps de travail par la valeur.

Dans *Plusvalore e pianificazione, appunti di lettura del Capitale*⁶, Panzieri écrivait en 1966 « Il y a en effet dans la pensée marxiste après Marx, un moment de reconnaissance du virage qui s'est vérifié dans le système avec l'apparition du capitalisme monopoliste et de l'impérialisme autour des années 70 (et qui aujourd'hui nous apparaît comme une période de transition par rapport au tournant qui, initié dans les années 30, est en passe de s'achever). Mais l'analyse et la représentation de la nouvelle phase naissante avec ce tournant a été mise immédiatement en relation avec des lois qu'elle-même tendait à dépasser et elle a en conséquence été interprétée comme stade ultime. » Et en note il ajoutait « la mythologie du stade ultime du capitalisme est présente, avec des fonctions idéologiques différentes, chez Lénine comme chez Kautsky chez Lénine pour légitimer la rupture du système aux points les moins avancés de son développement, chez Kautsky, pour sanctionner le renvoi réformiste de l'action révolutionnaire à la plénitude des temps. C'est parce que la révolution de 17 n'a pas réussi à faire la soudure avec la révolution dans les pays avancés qu'elle s'est repliée sur des contenus immédiatement réalisables par rapport au niveau de développement de la Russie et le manque d'éclaircissements sur la présence possible du rapport social capitaliste dans la planification (insuffisance qui persiste dans tout le développement de la pensée léniniste) facilite par la suite la répétition dans les rapports de production, soit dans l'usine, soit dans la production sociale d'ensemble, de formes capitalistes, derrière l'écran idéologique de l'identification du socialisme avec la planification et de la possibilité du socialisme dans un seul pays. »

Panzieri attaquait la façon dont s'était consolidé, de la II^{ème} Internationale à la III^{ème}, la conception optimiste du processus historique qui poussait à l'attente de l'achèvement automatique du stade suprême du capitalisme il entendait récupérer tout l'aspect politique actif, révolutionnaire, du discours marxiste, contre le positivisme vulgaire qui considérait la crise mortelle du système comme un fait inéluctable, en connexion avec le simple développement quantitatif des forces productives. Du point de vue de l'histoire, la polémique de Panzieri se retournait contre l'usage instrumental qui était fait dans le mouvement ouvrier du discours sur le caractère objectif et nécessaire des lois qui gouvernent le développement capitaliste, un usage qui tendait à laisser dans l'ombre ou au second plan la contradiction entre le capital et le travail et l'urgence d'une facilitation de l'organisation du

⁵ Sur l'usage capitaliste des machines dans le néocapitalisme. N.d.T.

⁶ Plus-value et planification, notes de lecture sur le Capital. N.d.T.

contrôle ouvrier sur l'ensemble du procès productif. La volonté de fournir une base théorique à ce projet portait Panzieri à creuser la critique de l'économie politique de Marx afin d'y retrouver les lignes d'un développement analytique sans résidus de loi du plan et de loi de la valeur. Le développement du discours de Marx, du premier au troisième livre, en venait ainsi à coïncider avec le développement historique du capitalisme lui-même, de la phase concurrentielle au stade monopoliste. Le plan n'était pas ici entendu comme un projet singulier et particulier de programmation, comme dans la forme historique de développement. Il s'agissait donc pour éliminer tout résidu naturaliste de la théorie du développement historique du capitalisme, de démontrer le dépassement advenu de la dichotomie (encore présente chez Marx dans le premier livre du *Capital*) entre le despotisme dans l'usine et l'anarchie dans la société civile, de démontrer que la « dynamique unique du processus capitaliste est en substance dominée par la loi de la concentration » et, en allant au-delà de Marx, que le stade le plus haut du développement, et en même temps de l'autonomisation du capital, n'est pas celui du capital financier, mais celui du capitalisme planifié. Avec la planification généralisée, selon les conclusions de Panzieri, toutes les traces de l'origine et des racines du procès capitaliste disparaissent dans la mesure où a été radicalement dépassé le mode de production inconscient, anarchique.

À côté de ça le processus historique de cohésion croissante du système se présente dans sa totalité complètement autonome par rapport aux agents de la production, caractérisé sur le plan social d'ensemble par la même rationalité despotique en vigueur dans l'usine moderne qui se nourrit des possibilités démesurées que lui confère l'usage capitaliste de la science et de la technique, comme Panzieri le montre dans *Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalism*. À ce point Panzieri, sautant à pied joints par-dessus un nœud fondamental du discours de Marx (surtout présent dans les *Grundrisse*) dont il avait souligné la complexité, arrive à la conclusion que les contradictions imminentes ont perdu leur caractère naturaliste, propre à la phase concurrentielle – les contradictions imminentes ne sont pas dans le mouvement des capitaux, elles ne sont pas internes au capital – la seule limite au développement du capital n'est pas le capital lui-même, mais la résistance de la classe ouvrière.

Cette conclusion de Panzieri opère une totale révision de l'énoncé marxien selon lequel « le véritable obstacle de la production capitaliste, c'est le capital lui-même » et en même temps attaque les fondements méthodologiques de la démarche dialectique de la critique de l'économie politique. La dialectique du mode d'exposition préconisé par Marx consiste dans la compréhension du mouvement des catégories comme mouvement autocontradictoire du capital, comme autocritique du système dans les limites de sa propre objectivité catégorielle, du point de vue bourgeois lui-même. Une autocritique qui renvoie au caractère historique, donc à la caducité, du mode de production basé sur l'échange de marchandises. Pour Marx – « il existe par dessus tout une limite, non inhérente à la production en général mais à la production basée sur le capital » (*Grundrisse*). L'horizon de cette limite, qui est représentée par le capital lui-même, le mouvement autocontradictoire du capital est exposé par Marx dans la dialectique limites/obstacle – « Tout d'abord – le capital contraint les travailleurs à dépasser la limite du travail nécessaire pour produire une plus-value. Ce n'est qu'ainsi, qu'il se valorise et crée la plus-value. Mais d'autre part, il pose le travail nécessaire seulement dans la mesure où et pour autant qu'il est du surtravail et que celui-ci, à son tour, est réalisable comme plus-value. Il pose donc le surtravail comme condition du travail nécessaire et la plus-value comme limite du travail objectivé, de la valeur en général. Tant qu'il ne peut pas poser ce dernier il ne pose pas non plus le premier, pas plus qu'il ne peut le faire sur la base de celui-ci. Il limite donc – par un obstacle artificiel – le travail et la création de valeur, et il le fait pour la même raison et dans la mesure où il crée le surtravail et la plus-value. Il pose donc, du fait de sa nature, un obstacle au travail et à la catégorie de valeur, lequel contredit sa tendance à s'étendre au-delà de toutes limites. Mais précisément parce que d'une part il pose un obstacle spécifique et que d'autre part il tend à dépasser tous les obstacles, il est la contradiction vivante. »⁷ « Parce que la valeur constitue la base du capital,

⁷ Je retraduit de l'italien ce passage des *Grundrisse* dans la mesure où il est sensiblement différent de la traduction de Dangeville qui dit – « Tout d'abord – le capital contraint l'ouvrier à travailler au-delà du travail nécessaire. C'est la seule manière pour lui de se valoriser et de produire une plus-value. Mais, par ailleurs, il n'utilise le travail nécessaire que dans la mesure où il créera du surtravail et où celui-ci pourra se réaliser sous forme de plus-value. Il pose donc le surtravail comme condition au travail nécessaire – la plus-value est la limite du travail matérialisé et de la valeur en général.

poursuit Marx, et que celui-ci existe nécessairement seulement pour autant qu'il réalise un échange avec un équivalent, il doit nécessairement procéder à un mouvement répulsif vis-à-vis de lui-même. Un Capital universel qui n'aurait pas en face de lui d'autres capitaux avec qui échanger – et du point de vue actuel il n'a rien d'autre en face de lui que le travail salarié ou lui-même – est pour cette raison une absurdité. La répulsion réciproque des capitaux est déjà impliquée dans le capital en tant que valeur d'échange réalisée. »⁸

Il est évident que la profonde signification dialectique (en aucune façon réductible à une allégorie ou une métaphore) de cet exposé disparaît si la limite du développement du capital n'est pas constituée par le **capital lui-même**. Si la dialectique limite/obstacle disparaît, c'est-à-dire la possibilité pour le capital de s'autocontrarier, c'est également la mouvement du capital qui disparaît et par conséquent la possibilité théorique elle-même d'une critique de l'économie politique.

Pour les *Quaderni Rossi*, la dépendance des travailleurs à la machine se diffuse dans toute la société et c'est à partir de là que Panzieri récupère la contribution de la sociologie comme reconnaissance de l'extranéité subjective de l'ouvrier au travail dans l'usine. Et c'est à partir de là qu'apparaît l'outil « enquête ouvrière » dont le but est la connaissance du type de conscience que les travailleurs ont d'eux-mêmes, ou de leurs attitudes politiques particulières. La conscience et le type de jugement que portent les ouvriers sur divers faits qui les concernent, alors que le comportent pratique intéresse les militants des QR pour découvrir ce que traduit en pratique un certain jugement. Diverses questions sont donc posées aux ouvriers afin de refléter et de faire remonter un jugement. C'était là une démarche idéaliste dans la mesure où cela suppose qu'il est possible d'étudier les rapports entre la connaissance, le jugement et le comportement et voir si, en général, à un type de comportement correspond un certain type de jugement et, à partir de là, un certain type de comportement. Idéaliste en ce que la classe ouvrière, en général, juge et comprend après avoir agit, en ce que la classe ouvrière ne formule pas une pensée à laquelle elle adapte son comportement mais fait exactement le contraire.

Les *Quaderni Rossi* consacrent de nombreuses pages à l'analyse sociologique de la composition ouvrière. Dans le numéro 4 sont défini quatre niveaux d'identité de la classe ouvrière ☐

- l'aspect économique, c'est-à-dire le niveau salarial ☐
- l'aspect laborieux, c'est-à-dire le type de travail de l'ouvrier ☐
- l'aspect relationnel, c'est-à-dire l'ensemble des relations sociales en dehors du travail ☐
- l'aspect normatif, c'est-à-dire la vision que l'ouvrier a de la société.

Il ressort de l'enquête que l'ouvrier a amélioré sa position économique jusqu'à le faire se rapprocher de celle des employés, mais sa mentalité est diverse, par exemple à l'égard des syndicats et par rapport aux luttes. L'enquête se poursuit en analysant les figures professionnelles de l'ouvrier métallurgiste, de l'ouvrier de métier, de l'ouvrier préposé au montage et de celui attaché aux machines automatiques. La classe ouvrière est ainsi conçue comme un ensemble d'unités sans relations entre elles, comme un monde non communiquant, dont l'importance réside dans le rapport avec la machine elle-même, entendue comme valeur d'usage et non comme capital fixe qui suce la

Le capital ne pose donc le travail nécessaire que s'il peut créer une plus-value, car sur la base de la production capitaliste, il n'y a pas de travail nécessaire indépendamment de la plus-value. Cette limitation – que les Anglais appellent une *barrière artificielle* – au travail ☐ et à la création de valeur découle donc directement du fait que le capital crée du surtravail et de la plus-value.

De part sa nature même, le capital pose donc des *entraves* au travail et à la création de valeurs, ce qui est en contradiction avec sa tendance à les accroître sans limites. Le capital est ainsi une contradiction vivante ☐ il impose aux forces productives une limite *spécifique*, tout en les poussant à dépasser toute limite. » (*Fondements*, t. I, éd. Anthropos, Paris 1967, p. 379. N.d.T.).

⁸ Il en va de même pour ce passage qui, dans la traduction française, est placé comme une note de Marx ☐ « Étant donné que la valeur constitue la base du capital et n'existe donc qu'au travers de l'échange contre une autre valeur, le capital ne peut procéder qu'en un mouvement constant d'auto-répulsion. Il est donc absurde de concevoir la possibilité d'un *capital universel* n'ayant pas en face de lui d'autres capitaux avec lesquels il procède à des échanges ☐ or, au point où nous en sommes, il a seulement en face de lui le travail salarié, ou lui-même. La répulsion qu'exercent les capitaux les uns sur les autres se constate déjà dans le fait qu'ils sont obligés de réaliser leur valeur d'échange. » (op. cit., p. 379. N.d.T.).

plus-value au travailleur collectif. On en arrive ainsi à l'apologie du « nous fabriquons », de l'ouvrier au sens strict, c'est-à-dire du travailleur manuel, possiblement syndiqué qui, jusqu'à un certain point, ne correspond qu'à l'ouvrier métallurgiste. La dimension de l'enquête ouvrière sous-estime les implications des autres courants opératoires de l'époque, ne récupérant que la dimension sociologique du marxisme sans réussir, au final, à individualiser dans le prolétariat un sujet historique/social en formation⁹,

Dans *L'expérience prolétarienne* de Lefort¹⁰ est assumé le caractère de la classe comme fusion de toutes les couches sociales qui tombent dans la condition salariée et qui en portent la culture pratique, les comportements et l'identité. La classe, par conséquent, est déjà sujet de l'histoire et seule la division aliénée du travail, opérant à l'intérieur du mouvement ouvrier lui-même sous la forme de la séparation entre théorie et pratique, entre classe et organisation, entre luttes immédiates et critique du capitalisme, tend à faire disparaître de la réflexion et de la connaissance ce fait de la subjectivité historique de la classe. Une subjectivité qui est, en conséquence, fonction d'une force qui opérerait dans le sens de l'émancipation du prolétariat et qui rassemble dans l'expérience prolétarienne les embryons d'autoconstruction subjective en force d'opposition à l'exploitation. À condition de ne pas se fossiliser sur les questions d'organisation et de gestion du travail, l'observation de la vie d'usine permet de mettre en lumière le sens communiste de la lutte des prolétaires¹¹. Le témoignage qu'apporte *L'ouvrier américain*, publié dans les premiers numéros de *Socialisme ou barbarie* allait dans cette direction. *L'expérience prolétarienne* de Lefort, sans doute le texte le plus profond de *Socialisme ou barbarie*, cherchait une médiation entre la misère de la condition prolétarienne et la révolte ouverte contre le capital. C'est en lui-même que le prolétaire trouve les éléments de sa révolte et le contenu de la révolution, non dans une organisation posée comme un préalable et qui lui apporterait la conscience ou lui offrirait une base de regroupement. Lefort voyait le mécanisme révolutionnaire dans

⁹ Rappelons que Marx est l'initiateur de l'enquête ouvrière menée en France en 1880 dont il a lui-même rédigé le questionnaire, en s'inspirant des enquêtes menées en dans les fabriques anglaises à l'origine desquelles il voit la limitation de la journée légale de travail à 10 heures, la loi sur le travail des femmes et des enfants, etc. L'enquête, tirée à 2500 exemplaires et envoyée à plusieurs exemplaires à toutes les sociétés ouvrières, à tous les groupes ou cercles socialistes et démocratiques, à tous les journaux français... Les attendus de la démarche de Marx sont les suivants : « Nous espérons d'être soutenus, dans notre œuvre, par tous les ouvriers des villes et des campagnes, qui comprennent qu'eux seuls peuvent décrire en toute connaissance de cause les maux qu'ils endurent, qu'eux seuls, et non des sauveurs providentiels, peuvent appliquer énergiquement les remèdes aux misères sociales dont ils souffrent, nous comptons aussi sur les socialistes de toutes les écoles qui, voulant une réforme socialiste, doivent vouloir une connaissance exacte et positive des conditions dans lesquelles travaille et se meut la classe ouvrière, la classe à qui l'avenir appartient. » Marx, *Œuvres* t. I, éd. Gallimard, Paris 1965, p. 1528 (N.d.T.).

¹⁰ C'est le texte le plus radical de *Socialisme ou Barbarie*, traduit et publié à deux reprises par *Collegamenti Wobbly*.

¹¹ Danilo Montaldi, influencé par cet auteur et ce courant écrivait à propos de la publication de *L'ouvrier américain* de P. Romani : « L'ouvrier est avant tout un être qui vit dans la production et l'usine capitaliste avant d'être l'adhérent d'un parti, un militant de la révolution ou le sujet d'un futur pouvoir socialiste ; et c'est dans la production que se forme aussi bien sa révolte contre l'exploitation que sa capacité à construire un type supérieur de société (...) pour cette raison nous invitons les camarades, les ouvriers, les lecteurs, à écrire à *Battaglia Comunista* (*) en comparant leur propre situation avec celle de l'ouvrier américain, ce qui revient à dire avec l'ouvrier de tous les pays, avec l'ouvrier tel qu'il est ici et maintenant, là où on le perçoit dans son identité, là où on le voit dans sa diversité. » *A contrario*, G. Munis répondait à travers le *Fronte Obrero Rivoluzionario* (FOR) qui, bien qu'appartenant au même courant que *Socialisme ou barbarie* niait l'importance donnée à la sociologie en posant immédiatement le problème de la rupture entre le Capital et le travail en termes immédiats et radicaux : « À son tour, la tendance *Socialisme ou barbarie*, originaire également de la IV^{ème} Internationale approuvée, s'est laissée prendre en remorque par la gauche française déliquescence pour tous les problèmes et dans les moments les plus importants : la guerre d'Algérie et le problème colonial, le 13 mai 1958 et le pouvoir gaulliste, les syndicats et les luttes ouvrières actuelles, l'attitude par rapport au stalinisme et au dirigisme en général, etc. Ainsi, bien que reconnaissant dans l'économie Russe un capitalisme d'État, elle a seulement contribué à brouiller les esprits. Renonçant à lutter à contre-courant et préférant ne rien dire à la classe ouvrière qu'elle ne puisse entendre, elle s'est vouée toute seule à la faillite. Privée de nerf cette tendance est tombée dans une versatilité qui frôle la balourdise existentialiste. Rappelons à propos de celle-ci et des autres tendances existant aux USA les mots de Lénine : « Seul un intellectuel à la peine pense qu'il est suffisant de parler aux ouvriers de la vie d'usine en les ennuyant avec ce qu'ils savent depuis longtemps. » (*) *Battaglia Comunista* est la désignation usuelle du groupe italien *Partito Comunista Internazionale* (PCInt) par le nom de son journal. Toujours actif de nos jours, il a été fondé entre 1943 et 1945. Suite à la scission qui se produit en 1952, le PCInt précise ses positions et prend une certaine distance par rapport aux thèses originelles de la gauche italienne, rejetant les luttes de libération nationale et adoptant une conception moins léniniste du parti (N.d.T.).

les prolétaires eux-mêmes, mais en se centrant plus sur leur organisation que sur leur nature contradictoire (le prolétariat comme élément de négation-affirmation du capital). Ainsi, il finissait par réduire le contenu du socialisme à la gestion ouvrière.

Pour *Quaderni Rossi* les luttes de la FIAT¹² donnent le signal pour le « pouvoir ouvrier » dans l'usine et indiquent la Fiom locale comme l'organisation apte à recueillir le potentiel de la lutte. Mais ce pouvoir était conçu comme contractuel et gestionnaire à l'intérieur des rapports capitalistes et en même temps comme un pouvoir incompatible avec la société existante et alternatif. *QR* ne réussissait pas à comprendre que même si le pouvoir ouvrier apparaît incompatible avec le commandement capitaliste dans l'usine, il est de toute façon et toujours à l'intérieur du mode de production capitaliste qui a son centre de pouvoir dans l'État et non dans la direction de l'usine ou, pour le dire plus justement, dans les rapports sociaux capitalistes.

Le « gestionisme » de *QR* se manifeste dans toute son ampleur dans le fait de désigner l'usine comme un lieu physique et jamais l'entreprise comme entité économique. Une telle distinction est importante dans la mesure où le communisme est l'abolition du travail salarié et de l'échange et verra nécessairement la fin de l'entreprise.

Pour *QR*, au début des années 60, le problème est l'opposition ouvrière à la planification du capitalisme italien qui avait mené le PSI dans le gouvernement et maintenu le PCI, rétif, dans l'opposition. La riposte selon *QR* avait été fournie par la classe ouvrière avec la revendication du pouvoir ouvrier dans l'usine, réclamant implicitement la gestion ouvrière qui éliminerait les capitalistes et les gaspillages. C'était là l'utopie des *Quaderni Rossi* : le capitalisme sans les capitalistes. Le capitalisme géré par de braves ouvriers qui s'auto-exploiteraient. D'autre part Marx déjà avait dit que le capitalisme tend à éliminer les capitalistes comme personnes. *QR* ne concevait pas la fin du travail salarié, mais au contraire une gestion directe par les ouvriers.

Comme chez les camarades français, le problème était réduit à la question du qui produit, du comment on s'organise, non de la production en soi. Cet « ordinovisme »¹³ en retour touchait autant les italiens que les autres groupes hors Italie, incapables d'aller au-delà de la gestion du présent. L'écart historique avec la révolution passée était trop profond pour permettre de concevoir le processus révolutionnaire comme expression des rapports sociaux communistes qui supplantent, en se greffant sur ceux-ci, les vieux modèles de production. Si dans tous les courants hors d'Italie il y eut une capacité relative d'identifier dans les luttes la force de transformation du présent, c'est-à-dire d'identifier ici et maintenant les formes de coopération sociale qui annoncent un dépassement du mode de production capitaliste, cette capacité est restée au stade des formes sans aller jusqu'au contenu du communisme. La même diversité de vue par rapport aux organisations officielles voyaient les courants hors Italie plus attentifs aux phénomènes d'auto-organisation du prolétariat antitétique au présent, par rapport à la version des *Quaderni Rossi* pour laquelle l'utilisation des vieilles formations était implicite. Un élément commun à tout cet arc politique était le quasi-désintérêt pour le débat sur la crise. Né dans une période de *boom* économique la perception de la prolétarisation sociale croissante et la crise économique, étaient reléguées dans une conception marxiste erronée du développement historique du système de production capitaliste.

Il reste néanmoins un dénominateur commun entre l'opéraïsme en Italie et les groupes hors Italie : l'impasse objective qu'une poignée de militants se trouve à vivre dans les froides années 50, écrasée par le développement du capital, la division monopolistique de la planète et avec les coups de

¹² De la *Piazza Statuto* à Turin, les 7, 8, et 9 juillet 1962 (N.d.T.).

¹³ *L'Ordine nuovo* est le titre du journal dirigé par Gramsci à partir de mai 1919. À l'occasion du mouvement d'occupation d'usine à Turin en 1920, Bordiga s'oppose dans *Il Soviet* aux ordinovistes en ces termes « On a excessivement surestimé à Turin le problème du contrôle, en le concevant comme une conquête directe que le prolétariat, grâce au nouveau type d'organisation par entreprise [du parti : la « soviétisation » imposée par Moscou que rejetait Bordiga], peut arracher à la classe industrielle, en réalisant ainsi un postulat économique communiste, réalisant une étape révolutionnaire avant même la conquête politique du pouvoir, dont le parti est l'organe spécifique. » (Mars 1920). Cité in J. Camatte, *Bordiga et la passion du communisme*, éd. Spartacus, octobre 1974, p. 207. L'« ordre nouveau » dont il est question désigne le prolétariat, l'« ordre » des prolétaires au sens précapitaliste et ne renvoie pas à un ordre social en général (N.d.T.).

la contre-révolution encore présente. Cette course après l'identification d'un sujet, d'une autonomie propre au prolétariat, en s'écartant inévitablement du champ de la critique de l'économie politique au profit de la sociologie, était la démonstration de la fin du mouvement ouvrier, incapable d'exprimer au niveau social une force révolutionnaire propre anticapitaliste. Cette séparation sans appel entre le projet révolutionnaire et la matérialité de l'affrontement de classe sera le plus gros frein au développement de cette tradition politique.

2. de la *Piazza Statuto* à *Classe Operaia*. Tronti. 1962-1967

Le second grand moment de l'opéraisme italien s'ouvre avec le passage des *Quaderni Rossi* à *Classe Operaia*. *Classe Operaia* naît comme revue du groupe de Rome de QR en 1964. Déjà, dans quelques articles de Tronti dans QR était apparue une divergence de fond par rapport à Panzieri. Alors que pour ce dernier c'est le développement capitaliste qui détermine le niveau de la lutte ouvrière, pour Tronti c'est le niveau de celle-ci qui détermine le développement. En outre, la non définition de la nature des partis dit ouvriers amène QR dans une impasse sur laquelle se forme la fronde qui donnera naissance à *Classe Operaia*.

La signature du contrat d'entreprise à la FIAT, plus ou moins en marge de la CGIL amène aux fameux événements de *Piazza Statuto* à Turin avec l'assaut du siège de l'UIL¹⁴. Le groupe de Panzieri a une attitude prudente sur les objectifs et les méthodes de lutte pour parvenir à une recomposition de la classe ouvrière, tandis que le groupe de Tronti retient qu'il est possible de forcer la situation en créant les outils organisationnels nécessaires à l'intervention directe dans les usines, autrement dit une nouvelle organisation ouvrière. Il ne s'agit pas encore de considérer que le PCI est mort pour la lutte de classe mais de construire une organisation qui se pose de manière autonome comme un stimulus direct face au PCI et à la gauche traditionnelle. C'est ainsi que naît la nouvelle revue qui porte comme sous-titre « Journal politique mensuel des travailleurs en lutte ». Dans le premier numéro, il y a l'un des plus fameux articles de Tronti : *Lenin in Inghilterra*¹⁵. Pour Tronti il n'est pas vrai qu'il y a d'abord le développement capitaliste et puis la lutte ouvrière, la question est renversée : la lutte de classe est première¹⁶, le développement capitaliste lui est subordonné et déterminé par elle.

Pour Tronti, par conséquent, la baisse tendancielle du taux de profit n'existe pas, ainsi que la surproduction. Au départ, il y a la lutte... tel est son *leit motive*. Entre les deux pôles du rapport de production capitaliste, Tronti ne parvient à n'en voir qu'un : le prolétariat, c'est-à-dire la classe ouvrière d'usine. Dans le même article Tronti (nous sommes en 1964) écrit que les ouvriers se trouvent socialement au-delà des vieilles organisations et en-deça d'une nouvelle, donc ils sont sans organisation, politique, réformiste ou révolutionnaire. Pour lui, le PCI n'est pas du tout un parti bourgeois mais un parti ouvrier en voie de dégénérescence, même si le centre-gauche pourrait le contraindre à s'opposer au système. Il existe un réformisme du PCI et un réformisme capitaliste, la classe ouvrière doit utiliser le premier contre le second. En conséquence, du côté ouvrier, il y a urgence d'un appui stratégique au développement du capital et d'une opposition tactique envers les modes particuliers de ce développement. Le subjectivisme de Tronti se voit également dans son article *Vecchia tattica per una nuova strategia*¹⁷, dans lequel on peut lire que la crise de 1964 est due à une croissance des salaires plus élevée que celle des profits, crise provoquée par les luttes ouvrières

¹⁴ *Unione Italiana del Lavoro* (« réformiste »). Rappelons rapidement les faits. Une fois expirés les contrats de travail du secteur automoteur, l'entreprise se trouva au centre d'un grave conflit du travail qui déboucha sur les violents affrontements de la *Piazza Statuto* (7, 8 et 9 juillet 1962), à Turin. Accusés d'avoir signé des contrats-poubelles, les syndicats officiels furent ignorés par des dizaines de milliers d'ouvriers en grève qui déclenchèrent une véritable révolte urbaine. La police ne pût reprendre la *Piazza Statuto* qu'après trois jours d'affrontements et après avoir reçu des renforts en provenance d'autres villes. Les protagonistes des événements, une fois de plus, étaient de jeunes méridionaux. Le PCI prit immédiatement position en dénonçant les insurgés comme des « provocateurs fascistes ».

¹⁵ Lénine en Angleterre (N.d.T.)

¹⁶ La similitude de ce schéma avec celui de G. Sorel est notable, qui réfute le matérialisme et la conception des classes comme entités adialectiquement séparées.

¹⁷ Vieille tactique pour une nouvelle stratégie. N.d.T.

L'exact contraire de ce qu'écrivait Marx : « une révolution n'est pas possible si elle ne suit pas une nouvelle crise. »

Dans les années 50, la classe ouvrière retrouve la lutte économique, l'impose aux syndicats à un niveau qui attaque le pouvoir capitaliste et pousse le capital à se développer. À l'intérieur de ce type de développement, il y a un espace pour la revendication du pouvoir ouvrier. Selon Tronti la lutte économique devient politique non par transcendance, mais précisément parce que en tant qu'économique elle met en crise les patrons. En fait, il écrit : « l'usage ouvrier de la lutte syndicale a dépassé et battu, au cours de ces années, l'usage capitaliste du syndicat », et encore : « la loi de développement plus la croissance du niveau politique de la classe ouvrière augmente, plus le syndicat tend à s'éloigner des intérêts immédiats des salariés pour les intégrer complètement... dans l'intérêt capitaliste. » Il ne s'agit pas de faire obstacle à cette tendance mais de l'utiliser, avec la revendication d'augmentations salariales, ce qui entrave le mécanisme d'accumulation capitaliste avec un résultat immédiat politique, avec un rapport de force favorable à la classe ouvrière dans l'usine. L'opéraïsme voit dans l'usine le centre de l'univers capitaliste. C'est l'usine qu'il faut conquérir, non l'État qu'il faut abattre ! Ce n'est pas un hasard si l'idéalisme de Tronti portera celui-ci à mythifier l'article de Gramsci *La rivoluzione contro il Capitale*¹⁸, un article de claire inspiration sorelienne qui méconnaissait le rapport entre crise mondiale et révolution, pour se compromettre complètement avec la capacité organisationnelle du parti bolchevik.

Si l'on veut résumer le schème de l'opéraïsme trontien, on peut le réduire à la formule suivante : dans la dialectique ouvrier/capital c'est toujours ce dernier qui court après la combativité des premiers. À chaque moment les rapports de force se définissent à partir de la connexion existant entre la figure matérielle de la classe ouvrière et la forme de commandement capitaliste dans l'usine qui lui correspond.

On a donc une succession de typologies ouvrières qui se supplantent historiquement. Le passage de la chaîne de montage et à l'organisation scientifique du travail est ainsi lu comme destruction de la figure de l'ouvrier professionnel et de sa force contractuelle. Par sa place dans le procès de production, le nouvel ouvrier appelé « ouvrier-masse » se trouve, à la différence de l'ouvrier professionnel qui vit une dimension plus humaine du travail, dans une situation de totale séparation et d'antagonisme au mode de production capitaliste. Dans la chaîne de montage le « refus du travail » se consolide, même si c'est un fait qui caractérise les luttes ouvrières tout au long du XIX^{ème} siècle. Chaque phase de lutte, pour ce type d'analyse, se trouve en rapport direct avec un niveau déterminé de composition de la classe ouvrière. On a ainsi une continuelle recomposition-décomposition de la classe qui accompagne l'évolution des luttes entre le capitalisme et le prolétariat.

Dans le postscriptum au livre *Ouvrier et capital*, Tronti célèbre les luttes ouvrières du *New Deal* comme ayant atteint un maximum de radicalité, qu'il identifie aux véritables causes de la révolution keynésienne. Le capital doit céder face à la marée montante. Les ouvriers arrachent un revenu extérieur au rapport immédiat d'exploitation. C'est la naissance du *welfare*, de l'assurance sociale, de l'allocation de chômage, des congés payés, la naissance du soi-disant salaire social.

Nous croyons toutefois que la leçon historique est totalement différente. En fait, ce cycle de lutte n'a jamais échappé au contrôle global du capital. Le mouvement des grèves éclate après 1933 et c'est le prix que paye le capital pour effectuer sa réorganisation. On arrive ainsi à déterminer une appréciation sociologique de la composition de classe pour en tirer ensuite un jugement politique. Ainsi, le patrimoine du mouvement communiste est complètement ignoré qui réside dans le fait d'avoir posé le problème de l'autonomie du prolétariat, non seulement par rapport au capital, mais aussi par rapport à toutes les institutions qui, comme les partis et les syndicats, prétendent le représenter. Ce n'est pas un hasard si Tronti a fini par justifier son retour dans le camp de la contre-révolution (le PCI) en défendant l'utilisation ouvrière des institutions.

¹⁸ La révolution contre le Capital. N.D.T.

3. De l'« Automne chaud » à *Potere Operaio*. A. Negri et l'Autonomie. 1968-1978.

Après *Classe Operaia*, l'opéraïsme s'ouvre à une série infinie de groupes, de micro-parti et de revues, stimulés par la reprise explosive des luttes ouvrières en Italie à la fin des années 60. La forme la plus importante et la plus originale que prend l'opéraïsme à cette époque et sans conteste celle que l'on trouve dans *Potere Operaio*, qui donnera naissance après sa dissolution à tous les groupes-revues qui exerceront leur hégémonie sur le soi-disant mouvement « politique » autonome.

PO se dissout en 1973, mais le travail théorique continue. Avec le cycle de luttes de la fin des années 60 l'ouvrier-masse a mis en crise l'État-Plan. Une nouvelle recomposition est nécessaire. Le centre des luttes est l'usine : tiersarisation de la production, automation du travail et révolution cybernétique. La crise de l'État garant de l'assurance sociale et de la *cassa integrazione*¹⁹ déborde sur une nouvelle restructuration qui modifie profondément la composition de la classe et crée un nouveau sujet : l'ouvrier social. L'insubordination ouvrière, confinée au départ dans l'usine, s'étend désormais à tous les aspects de la vie. Si dans la nouvelle situation le commandement du capital devient diffus, les comportements de refus ouvriers se généralisent à l'ensemble du territoire - usine diffuse. Les comportements tendent à une transformation de la valorisation capitaliste en autovalorisation ouvrière. Un des théoriciens qui donnent vie à cette analyse est Toni Negri

Selon Negri « les catégories marxienne contiennent une dualité permanente que l'on ne peut supprimer, la dualité dans la forme d'antagonisme et l'antagonisme comme renversement. Utiliser les catégories marxienne c'est par conséquent les tirer vers la nécessité du renversement. »

L'antagonisme, en plus d'être le moteur du développement du système, est une catégorie centrale de la connaissance de celui-ci. Reconnaître l'antagonisme et le porter jusqu'au renversement, tel est le chemin proposé. Contre la valorisation capitaliste il existerait donc une autovalorisation prolétarienne. Tandis que la première est centrée sur le mouvement de la valeur d'échange, la seconde se fonde sur la libération des besoins nouveaux, donc sur la valeur d'usage. De ce point de vue le communisme revint au parcours d'autovalorisation ouvrière et prolétaire, c'est-à-dire au renversement pratique des catégories capitalistes.

Negri croyait que la valeur d'usage ne serait « rien d'autre que la radicalité de l'opposition ouvrière, la potentialité subjective et abstraite de toute sa richesse, le jaillissement de chaque sensibilité humaine. » Il croit en conséquence que la valeur d'usage et la valeur d'échange se combattent comme pôles antagonistes des deux classes en lutte. Pour Marx, ce dualisme est privé de sens. La valeur d'usage constitue seulement la base matérielle de la valeur d'échange, la condition de sa circulation et de son accumulation. Entre les deux il n'existe pas d'antagonisme mais au contraire une contradiction. Ce qui revient à dire que la tendance du capital à la valorisation sauvage entre en contradiction avec la possibilité réelle de celle-ci. Des valeurs d'échange qui ne se convertissent pas quelque part dans la circulation en valeur d'usage pour quelqu'un cessent d'être des valeurs *tout court*²⁰. Quant aux besoins ouvriers, l'unique chose à dire est que le capital les suscite et ne peut quasiment jamais les satisfaire. Il est évident que s'ouvre là une possibilité de lutte, mais c'est une autre histoire que construire sur les besoins et sur la valeur d'usage une éthique de libération. La valeur d'usage est transformée en une catégorie humaniste qui légitime le projet subjectif de l'ouvrier social et, précisément, son autovalorisation.

À travers quels comportements cette autovalorisation peut-elle être identifiée ? Fondamentalement partout où le prolétariat arrache un revenu en dehors du rapport classique d'exploitation, c'est-à-dire du salariat. Ainsi tout est autovalorisation : des comportements extra-légaux des jeunes prolétaires à la dépense publique, en passant par l'économie souterraine... Ce n'est pas un hasard si l'aire soi-disant « Autonome » est sortie mal en point, dans sa composante rebelle, dans le débat sur le tiers-secteur, incapable à partir de son maître à penser commun, d'opposer une critique sérieuse à l'évolution réformiste du mouvement. Sur ce présupposé politique de l'autovalorisation ouvrière, se greffe un autre paradigme théorique : la soi-disant théorie d'«

¹⁹ La *cassa integrazione* est une institution propre au régime social italien qui rémunère le chômage technique (N.d.T.)

²⁰ En français dans le texte (N.d.T.).

exode » et de la fin relative du travail qui se greffe elle-même sur l'analyse du rôle croissant du travail intellectuel et de la production immatérielle. Après le lien développement du capital – luttes ouvrières (qui maintenait au centre la question du travail salarié), après l'autovalorisation ouvrière (le dépassement du plan salarial), on passait à l'enrichissement ouvrier (faisons du salaire et de nouveaux salariés volonté!).

Il s'agit d'un modèle qui se réfère à certains points pressentis dans l'œuvre de Marx et aux allusions à propos du *general intellect*. Il se résume en ceci : le développement lui-même du capitalisme, en l'absence d'une transition au communisme, a dépassé sous une forme qui lui est propre le stade de la division sociale du travail qui caractérise la grande industrie. Dans ce contexte, l'objet du conflit social se dématérialise : il s'agit désormais de désaliéner dans la lutte la communication productive, la production immatérielle. C'est alors l'ultime virage de l'opéraïsme dans la nouvelle perspective d'intervention sur le plan des typologies du travail « alternatif » et « moderne » ou la séparation capitaliste entre le travail manuel et le travail intellectuel arrive à sa fin, où l'on assiste à la reprise et à la reconquête du travail vivant de la part des « ouvriers ». C'est la victoire « ouvrière » à l'époque capitaliste, le contrôle de la valeur d'usage de la force de travail et de sa valeur d'échange relative libérée des lois mercantiles. Une nouvelle NEP, la phase où le parti bolchevik conduit en l'infléchissant le système de production capitaliste en Russie.

Une telle analyse appelle quatre critiques de fond :

- il n'existe pas encore une évidente capacité effective des ordinateurs à incorporer l'intelligence humaine ;
- la déduction d'un rapport social comme riposte spéculative à une transformation productive oublie le caractère historique/social du rapport qui s'instaure dans le travail salarié, c'est-à-dire qu'il n'est pas simplement une adaptation à la structure technique qu'il trouve face à lui et qu'il est, au contraire, un lieu dense de relations, interactions, conflits... qui dotent le travail lui-même de sens et en déterminent en grande partie la transformation ;
- l'émancipation des travailleurs et des prolétaires en général n'est pas le problème d'un hypothétique sujet social central de l'accumulation (hier c'était l'ouvrier masse, aujourd'hui le travailleur intellectuel) et n'est pas pensable et praticable uniquement comme une redéfinition du sens et du développement de la vie sociale à l'œuvre dans toute la classe y compris dans les modifications de ses relations internes ;
- on oublie les lois du système de production capitaliste et sa capacité relative d'expansion et d'inclusion. Ce soi-disant travail libéré accouche de nouvelles formes modernes de contrôle et de servitude. Les récentes batailles sur les *call centers* modelés sur l'organisation industrielle, et les formes historiques du capitalisme monopolistique, mettent fin au mythe néoproductiviste moderne.

Il reste à la marge de cette critique une autre évaluation essentiellement pratique : la production de signes et de langage pourrait être encore une portion minimale de l'univers de la production de marchandises et la majeure partie du travail immatériel pourrait être encore aujourd'hui destinée à assurer les conditions de réalisation de la plus-value incorporée dans les marchandises-objets.

Conclusion : L'opéraïsme entre mythe et paillettes²¹

En conclusion, nous pouvons dire que sur quelques questions l'opéraïsme réussit à s'imposer comme reconstruction de la théorie révolutionnaire en partant de la réalité matérielle des nouveaux comportements subversifs des prolétaires occidentaux, en rompant avec la logique tiers-mondiste rétrograde qui se répandait partout à cette époque et en rajeunissant sans aucun doute aussi une praxis dérivée de la tradition stalinienne. Mais l'incapacité à rompre avec celle-ci et à assumer une position révolutionnaire sur un trop grand nombre de points a conduit cette expérience au naufrage par implosion. Les problèmes liés au parti, au rôle de la lutte syndicale, de l'État, du contenu du communisme, n'ont pas été analysés. L'opéraïsme, se rattachant de manière générale au vieux

²¹ C'est le titre de l'article en Italien (N.d.T.).

mouvement ouvrier, a adapté quelques points à la situation sociale nouvelle. Produit d'une période où le prolétariat n'a pas manifesté sa force radicale, ce mode d'être a coïncidé de manière déterminé – gradualisme – avec l'évolution de l'opéraïsme vers le réformisme de type social-démocrate et dans quelques cas nous avons vu ses théoriciens devenir l'avant-garde du système parlementaire²². Quelques uns des membres de ce courant sont parvenu à proposer des éléments d'analyse provocateurs, même s'ils étaient trop souvent hasardeux et non confirmés par les faits, pour se démarquer du contrôle diffus exercé par le vieux mouvement ouvrier, mais, s'embourbant dans des questions déjà débattues dans le mouvement révolutionnaire à l'époque de la révolution²³, ils ne sont pas parvenu pour autant à être une charnière entre les courants du mouvement radical.

Le déséquilibre subjectiviste de l'opéraïsme a fait que l'analyse de la réalité capitaliste se résout au transfert du moment « objectif » de la valeur dans le moment « subjectif » de la classe. L'opéraïsme ne reprend pas l'analyse de Marx qui se meut autour de deux pôles complémentaires dans un rapport dialectique continu d'un côté le capital comme puissance sociale, pure objectivité, de l'autre la classe ouvrière, partie de ce rapport, mais aussi moment autonome, subjectivité antagonique. Dans ce rapport peut se lire le schéma qui voit dans la rapport crise-révolution communiste, la réalisation de la communauté humaine. Pour critiquer l'opéraïsme, toutefois, il n'est pas nécessaire de s'opposer à l'objectivisme façon II^{ème} Internationale²⁴ il faut surtout réinvestir le caractère dialectique du mouvement du capital.

Mattick²⁵, écrivait « La connaissance théorique du fait de l'écroulement du capitalisme à cause des ses contradictions n'implique pas de soutenir que la véritable crise sera un processus automatique, indépendant des hommes. Sans les hommes, l'économie n'existe pas non plus. » D'un point de vue marxien, il n'existe donc aucun problème « purement économique » dans la mesure où la dialectique porte à concevoir les processus comme totalité l'écroulement réel est donc concevable uniquement lorsqu'il est tenu compte de tous les éléments du processus historique. Très probablement, ajoute Mattick les masses auront déjà fait la révolution avant que cet écroulement du capitalisme calculé économiquement à travers de nombreuses analyses abstraites puisse se rencontrer dans la réalité.

²² Il faudrait consacrer une analyse particulière aux déterminations de la praxis et au rôle qu'ils ont tenus par rapport à la lutte armée, en jouant avec le feu, en cherchant à retourner en leur faveur une situation qui ne leur appartenait pas, en produisant seulement de la « dissociation » et en permettant une augmentation de la répression.

²³ L'époque des révolutions où le prolétariat a démontré sa force au niveau mondial coïncide avec la fin de la première guerre mondiale. Beaucoup des questions posées à cette époque tombent immédiatement alors, sans avoir été toutefois résolues ou affrontées de la même manière. Montaldi s'exprime ainsi à ce propos « Je ne voudrai pas donner l'impression d'être moi aussi victime de l'esprit malin de l'amalgame quand je fait allusion aux problèmes plus ou moins communs entre ces groupes ou tendances des années 30 et les nôtres (...). Certes, ces problèmes ne se sont pas présentés à nous dans la même forme sous laquelle ont dû les résoudre, ou chercher à les résoudre, Trotsky, Bordiga, Korch et puis Leonetti (*) etc., mais c'est depuis cette époque que l'on débat à partir des mêmes arguments. Si l'on se penche sur certains compte-rendus du débat en cours entre les groupes communistes de gauche de ces années, la coïncidence avec le débat actuel entre le « spontanéisme » et les défenseurs de la théorie du parti est évident comme le nez au milieu de la figure. » (*) Alfonso Leonetti (1895-1984). Dit aussi Torino, Feroci. Dirigeant historique du P.C. Italien, compagnon de Gramsci, il fait partie des trois exclus du Bureau Politique du P.C.I. qui forment la "Nouvelle Opposition Italienne". Membre de la direction de l'Opposition de Gauche Internationale jusqu'en 1936, il craque alors et entame un processus de capitulation qui aboutit à sa réintégration dans le P.C.I. après 1945. On retrouvera après sa mort un "Testament" expliquant qu'il n'avait jamais cessé de considérer comme juste la politique de la IV^{ème} Internationale. (N.d.T.).

²⁴ La Seconde internationale, dans sa composante majoritaire, voyait le développement du capitalisme d'une manière strictement positiviste-déterministe en niant dans l'évolution de la lutte de classe l'approfondissement des contradictions, et en posant comme paradigme l'affaiblissement des contrastes de classe et un développement du socialisme, en fonction du développement des forces productives.

²⁵ Né en 1904 dans une famille ouvrière de Berlin (son père fut membre de la ligue Spartacus), il participe aux événements révolutionnaires de l'époque dans les rangs du KAPD, organisation communiste de conseils. Il restera l'un des représentants théoriques de ce courant après son installation aux Etats Unis (1926) où, toujours ouvrier, il militera notamment aux IWW syndicalistes révolutionnaires. De 1934 à 1943, Mattick animera les publications des communistes de conseils américains (voir le recueil *La Contre Révolution bureaucratique*, éd. 10/18). Par la suite, il s'attachera plus particulièrement à la critique de l'économie politique: *Marx et Keynes* (Gallimard, 1972), *Crises et Théories des crises* (Champ libre, 1976). (N.d.T.)

Pour Mattick, les luttes de classes dépendent de la situation matérielle de la classe ouvrière et pour cette raison elles ont toujours un caractère économique. Ce n'est qu'au début de cette phase, que l'on pourrait qualifier de collapsus, c'est-à-dire quand le capital peut continuer d'exister uniquement sur la base de l'appauvrissement croissant du prolétariat, que la lutte économique se transformera en lutte politique, et que les masses ouvrières soient ou non conscientes de cette situation, la question du pouvoir se posera nécessairement. L'action révolutionnaire de la classe ouvrière ne peut pas s'expliquer par des motifs autres que ceux qui naissent des nécessités matérielles de la vie, et celles-ci sont strictement liées à la situation économique de la société.

Le nœud entre les limites du capitalisme et la révolution ouvrière, entre développement objectif et intervention objective, et par conséquent la signification politique de l'« analyse économique abstraite » est expliquée par Mattick dans des termes qui respectent fidèlement la conception exposée par Grossmann²⁶ dans une lettre du 2 octobre 1934 qui lui était adressé : « En tant que marxiste dialectique je sais évidemment que les deux côtés du processus – les éléments objectifs et ceux subjectifs s'influencent réciproquement. Les facteurs se fondent dans la lutte de classes (...). Mais à l'issue de l'analyse nous devons appliquer le processus d'abstraction qui consiste à isoler les éléments singuliers, pour mettre en lumière les fonctions essentielles de chacun d'eux. Lénine parle souvent de la situation révolutionnaire qui doit objectivement être donnée comme présupposé de l'intervention victorieuse active du prolétariat. Ma théorie de l'écroulement ne vise pas l'exclusion de cette intervention active, elle se propose plutôt de montrer dans quelles conditions une telle situation révolutionnaire donnée objectivement peut surgir et surgit. »

²⁶ H. Grossmann (Cracovie 1881- Leipzig 1950) est l'auteur de *La loi de l'accumulation et de l'effondrement du système capitaliste*. Publié en 199, au moment de l'éclatement de la crise mondiale, il permit de remettre au premier plan la théorie marxienne de l'accumulation alors tombée dans l'oubli. Son seul livre publié en Français est *Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique*, avec une préface de P. Mattick, éd. Champ libre, Paris 1975

Le cheminement politique de Negri

Publié dans *L'Italie le philosophe et le gendarme. Classe ouvrière, État, autonomie.*
de Marie Blanche Tahon et André Corten

Jean-Marc Piotte

La subjectivité ouvrière

L'analyse de Tronti part du mécanisme de formation de la plus-value. L'ouvrier, contraint de vendre sa force de travail, produit une valeur supérieure à celle nécessaire à sa reproduction (le salaire) il crée de la plus-value, moteur du développement et de l'expansion du capital. Et selon Tronti, c'est dans la vente de sa force de travail que se forme la classe ouvrière qui précède, historiquement, la constitution des capitalistes en classe les luttes ouvrières expliquent le développement du capital, et non l'inverse.

De ce postulat, l'auteur tire trois conclusions pour une politique révolutionnaire. S'attaquer au cœur du capitalisme consiste à combattre la production de la plus-value relative. La destruction violente du capital implique la suppression du capital variable « L'ouvrier collectif ne s'oppose pas seulement à la machine en tant que celle-ci est du capital constant, mais il s'oppose à la force de travail elle-même en tant que celle-ci est du capital variable. Il doit avoir pour ennemi le capital dans sa totalité et par conséquent lui-même aussi en tant qu'il est partie du capital¹. » L'analyse de la crise conjoncturelle de l'économie italienne éclaire cette position. Les nouveaux déséquilibres intervenus sur le marché des capitaux sont les conséquences de contradictions au sein de la production capitaliste elle-même « L'augmentation des salaires a largement dépassé l'augmentation de la productivité. C'est-à-dire que la productivité du travail n'a pas diminué en valeur absolue mais la masse salariale a crû en valeur relative. Les revenus du travail ont augmenté plus rapidement que les revenus du capital. Cela a eu deux conséquences fondamentales une inflation "par les coûts", et avant tout celui de la force de travail et une contraction relative des profits par rapport aux salaires [...] Le revenu du travail s'est trouvé redistribué en partie, le profit attaqué, les marges d'autofinancement des grandes entreprises entamées et les investissements directs sont demeurés bloqués. Et tout cela tandis que les coûts de production s'élevaient et que le rendement du travail baissait du fait de la permanence des luttes ouvrières, de la mobilité excessive de la force de travail et de l'absence de sauts technologiques². Que les patrons se débrouillent avec ce déséquilibre entre salaire et productivité. Le rôle des ouvriers est d'utiliser cette contradiction pour empêcher le système de fonctionner « Dans ces conditions la classe ouvrière doit s'organiser consciemment comme l'élément irrationnel au sein de la rationalité spécifique de la production capitaliste. Il faut que la rationalité croissante du capitalisme moderne trouve sa limite insurmontable dans l'irrationalité croissante des ouvriers organisés, c'est-à-dire dans leur refus d'une intégration politique à l'intérieur du développement économique du système. De sorte que la classe ouvrière devient la seule anarchie que le capitalisme ne parvient pas à organiser socialement³. »

Seconde conséquence, s'il s'agit de s'attaquer aux mécanismes économiques du développement capitaliste, s'il faut mettre en crise la formation de la plus-value, c'est l'usine qui devient le lieu central de la lutte révolutionnaire, et la vieille distinction entre lutte économique et lutte politique perd toute pertinence. Cette position du problème remet en question la tradition instaurée par le Parti communiste italien « Un syndicat qui se trouve devoir gérer les formes concrètes de la lutte de classe sans pouvoir même évoquer leur débouché politique, et un parti qui s'épuise à parler de ce débouché

politique sans la moindre référence, ou le lien le plus ténu soit-il, avec les formes concrètes de la lutte de classe⁴.⁵

Enfin, la lutte politique cherchant à détruire le mécanisme de formation de la plus-value au sein de l'usine, c'est la classe ouvrière au sens classique du terme, les travailleurs productifs, qui est la classe révolutionnaire qui doit exercer son hégémonie sur les classes subalternes.

Nous avons donc là un système de pensée cohérent qui, par sa radicalité, son articulation et ses formulations provocatrices, le distingue - malgré certains éléments communs - du syndicalisme de combat véhiculé au Québec durant les années '70.

Mais la classe ouvrière italienne - comme celle de tous les pays capitalistes occidentaux - ne partage pas le radicalisme théorique et politique de Tronti. Il faut, dit l'auteur, travailler à diviser et à opposer la classe ouvrière et ses organisations historiques, la classe ouvrière et le mouvement ouvrier. Il faut rendre la classe ouvrière conforme à la vision révolutionnaire de Marx. C'est le discours marxiste qui éprouve le caractère correct des expériences particulières, et non l'inverse⁶. «Le discours politique représente le point de vue global de la classe, par conséquent la véritable donnée matérielle et le processus réel lui-même⁵.⁶ Et Tronti reprend la vieille thèse de Kautsky et de Lénine⁷ le parti doit, de l'extérieur, apporter cette conscience révolutionnaire aux ouvriers.

Le passé du mouvement ouvrier n'intéresse pas Tronti⁸ il veut rescaper Marx du développement historique du capital et de la classe ouvrière. L'histoire des pays socialistes, qui ont reproduit le capital en reproduisant le salariat, l'indiffère. Il veut sauver Lénine de l'évolution réelle des pays socialistes⁹. «Il faut au contraire exaspérer, dans toutes les limites historiques possibles, la grande contradiction politique qui existe entre la révolution léniniste et la construction du socialisme, entre le processus politique révolutionnaire et la gestion économique de la société⁶.⁷ Il n'est donc pas étonnant que les analyses de Tronti portent sur le corpus théorique du marxisme, mais ignorent délibérément l'histoire du capital et du mouvement ouvrier, dans les pays capitalistes comme dans les pays socialistes, depuis la mort de Marx, et qu'elles rejettent, comme simples outils de gestion du capital, les recherches effectuées par les diverses sciences humaines depuis leur apparition.

Un surplus, nécessaire à une reproduction élargie de la société, est une condition de développement de toute société industrielle. Comment, dans nos sociétés complexes, la classe ouvrière peut-elle produire, contrôler et gérer ce surplus? Mario Tronti ne répond pas à cette question⁸ il ne sait pas l'avenir et seule le stimule la destruction du présent⁹. «Le point de vue ouvrier ne préfigure pas le futur, il ne raconte pas le passé⁸ il contribue seulement à détruire le présent. La science ouvrière se réduit à la dimension d'un moyen d'organiser cette destruction⁹ et c'est bien ainsi⁷.⁸ Il n'est donc pas étonnant que la classe ouvrière, qui a un passé, ne veuille pas sacrifier son présent - enrichi en terme de conditions de travail, de consommation et de libertés civiles grâce à ses luttes contre le capital - sur l'autel de l'avenir incertain de Tronti.

L'État keynésien

Dans «John M. Keynes et la théorie capitaliste de l'État en 1929⁸ et dans «Marx sur le cycle et la crise⁸», Antonio Negri se situe dans le prolongement des analyses de Tronti dont il reprend les postulats (le mécanisme de la formation de la plus-value explique la lutte de l'ouvrier et du capital⁹ les batailles du prolétariat déterminent le développement du capitalisme) pour les appliquer à la crise de 1929 et au keynésisme.

Pour l'auteur, le taylorisme et le fordisme sont essentiellement une riposte du capital aux conséquences politiques de la révolution d'Octobre. Il s'agit de détruire la possibilité même d'alliance entre les avant-gardes ouvrières et les masses d'ouvriers professionnels en remplaçant ceux-ci par des ouvriers non qualifiés. Cette répression des vieux ouvriers professionnels par le biais de l'organisation du travail, la substitution forcée de l'ouvrier-masse à l'ouvrier professionnel entraînera, pour l'auteur, la crise de 1929⁹. «La crise de 29 c'est cela⁹ c'est le contrecoup des techniques répressives anti-ouvrières qui se répercutent sur la structure d'ensemble de l'État capitaliste⁹ c'est 1917 devenu une

phase à l'intérieur même du système capitaliste dans sa totalité. L'initiative politique des ouvriers de 1917, ponctuelle et féroce destructrice, s'est objectivée, elle est devenue un agent d'érosion continu et puissant. Contrôlée à court terme après 1917, elle s'exprime désormais en 1929 avec toute la force qu'elle a accumulée dans son développement secret au sein du système⁹.

La démonstration de Negri est faible, voire inexistante. Pour pallier cette insuffisance, il insiste sur les implications politiques, perçues plus ou moins confusément par Keynes, des théories économiques. Mais Negri devra quand même admettre que la crise de '29 s'explique par des raisons économiques. «Quelle avait été au fait la cause qui avait produit la crise de 1929? L'accumulation d'un excédent de l'offre qui influait directement - en l'abaissant - sur le niveau des investissements nets, et, partant - en les faisant chuter - sur la valeur des taux d'efficacité marginale du capital. Ce qui revient à dire que le caractère exceptionnel de la crise de 1929 ne s'explique pas si l'on ne tient compte des conditions de développement économique des années 20, lorsque l'élargissement de la base de l'offre par la reconversion de l'industrie de guerre grâce aux innovations technologiques, à l'extraordinaire augmentation de la productivité du travail et à l'expansion qui avait suivi de la production des biens durables, ne s'était pas accompagné d'un changement de rapport avec la demande¹⁰.» Mais si on parle de «demande», dit Negri, on parle de la classe ouvrière qui a maintenant une référence politique (la révolution d'Octobre), on parle d'une classe potentiellement insurrectionnelle et subversive.

La solution keynésienne à la crise de 1929 consiste à accroître la demande globale par la consommation. Le développement, comme régulation dynamique du processus économique, est la solution du mouvement dualiste qui oppose ouvriers et capital, salaires et profits. L'État devient le garant de ce développement. «La nouvelle figure de l'État capitaliste répond à cette nécessité. Garantir le développement en présence d'un pouvoir ouvrier - dans la société - à la fois antagonique et signe de contradiction pour ce développement¹¹.» Et c'est ici, par cette insistance sur l'État, que Negri se distingue de Tronti qui centrait ses analyses sur le mécanisme de formation de la plus-value au sein de l'usine.

L'État social planifié assure la domination et l'exploitation du capital en surmontant le conflit salaire/profit par son intégration dans le processus de croissance. Cet État, dont le projet est le rapport indéfini de l'intégration répressive de la classe ouvrière à l'ordre du capital n'est, pour Negri, que pure violence. Organisateur du capital collectif, il peut même se dissocier de sa propre image de développement et se présenter seulement comme crise, comme simple volonté de destruction afin de maintenir sa domination. L'État du capital parvenu à la maturité révèle son essence. «Le recours accru à la violence, directe ou indirecte, quoi qu'il en soit, toujours présente dans le déroulement de l'action globale de promotion et de régulation que l'État contemporain considère comme sa tâche¹².» On ne peut comprendre l'insistance de Negri sur le caractère violent de l'État si on ne tient pas compte des considérations suivantes. Le concept marxiste traditionnel de l'État comme pur pouvoir de répression. L'extension des fonctions de l'État keynésien pour assurer le rapport d'exploitation du capital sur le salariat. La violence de l'État ne se manifeste pas seulement dans l'utilisation de l'armée et de la police mais aussi, et surtout, dans sa régulation de la lutte de classes. En définitive, l'État chez Negri est le pouvoir qui assujettit à l'ordre chez Foucault.

Si l'État du capital collectif n'est que pure violence, l'antagonisme de classe doit privilégier la destruction, le moment de la rupture violente du système répressif du développement capitaliste en s'attaquant aux aspects institutionnels - économiques et politiques - et à la structure même de l'État. Le pouvoir est au bout du fusil.

L'autocritique de Tronti

Dans «Post-scriptum autour de quelques problèmes¹³», Mario Tronti remet en question ses analyses antérieures et critique implicitement ses anciens partisans, dont Antonio Negri.

Déjà dans ses précédents textes, Mario Tronti posait le lien dialectique qui unit le développement du capital à celui du mouvement ouvrier. «Lorsque les ouvriers luttent, c'est pour

battre le patron et non pas pour développer le capital. Si leur victoire - ainsi que la défaite qui est alors celle du capitaliste - devient ensuite la victoire future du capital, cela ne dépend - dans le modèle que nous sommes en train d'examiner - ni d'erreurs commises par les mouvements revendicatifs subjectifs des ouvriers, ni de la nature diabolique qui semble être celle de l'initiative de leur ennemi dans ce cadre précis. Il s'agit d'un mécanisme entièrement objectif qui place en fait dans la partie variable du capital, dans le capital comme travail vivant c'est-à-dire dans la force de travail en tant qu'elle est du capital, le ferment actif de l'ensemble du processus^[14...] Tronti applique cette hypothèse méthodologique pour analyser le mouvement ouvrier américain au XXe siècle.

En utilisant les statistiques sur le nombre de grèves et d'ouvriers en lutte, l'auteur montre que, sauf en 1937, les luttes ouvrières furent plus nombreuses, malgré l'appel au patriotisme, durant les deux grandes guerres et, malgré l'appel à la reconstruction nationale, durant l'immédiat après-guerre. «L'intensité de la lutte ouvrière durant la guerre n'est dépassée que dans un seul cas celui de l'immédiat après-guerre, lors des premières reconversions des industries de guerre en industries de paix et de bien-être [...]. Du point de vue des ouvriers, la guerre représente l'occasion ou jamais d'obtenir beaucoup, la paix l'occasion ou jamais d'en demander plus^[15]».

De 1922 à 1933, le mouvement ouvrier est silencieux, passif. Pourquoi? De la grande défaite des cheminots en 1922 jusqu'à 1929, le développement du capitalisme permet une augmentation graduelle des salaires sans que la lutte soit nécessaire. De 1929 à 1933, la grande crise convainc les ouvriers qu'ils ne peuvent rien obtenir. «L'absence des grandes luttes de 1922 à 1933 est due à deux motifs différents dans deux périodes différentes de 1922 à 1929 et de 1929 à 1933. Au cours de la première période, les marges objectives du profit capitaliste débordent sur le terrain occupé par les ouvriers. Durant la seconde, il n'existe plus de marges pour aucun des deux partis une participation du salaire ouvrier au profit du capital est impensable, les frontières entre les classes vont même jusqu'à s'effacer, il n'y a qu'une seule crise pour tout le monde. Pourquoi lutter quand on ne peut le faire pour arracher des concessions à l'adversaire? Pour prendre le pouvoir? Ne commettons jamais de confusion. La classe ouvrière n'est pas le parti bolchévique russe. Tenons-nous en au fait^[16...]» On voit déjà comment l'analyse documentée de Tronti se distingue de celle de Negri qui faisait remonter la crise de 1929 à la révolution d'Octobre et qui voulait démontrer, contre les révisionnistes, que les crises devaient constituer des moments de lutte intense du travail contre le capital.

De 1933 à 1947, la lutte ouvrière aux États-Unis atteint son niveau de développement le plus élevé, même si elle n'est qu'une simple lutte contractuelle. Ces luttes victorieuses, ces conquêtes ouvrières sont intimement entrelacées à de nouvelles initiatives de l'État. 1933, National Industrial Recovery Act. 1935, naissance de la CIO et victoire du National Labor Relations Board (Wagner Act). 1938, Fair Labor Standards votée un an après le sommet des luttes ouvrières de 1937. Les ouvriers, par leurs luttes, contraignent le capital et l'État à leur concéder un terrain d'organisation propre qu'ils utilisent pour arracher de nouveaux gains. Les luttes ouvrières dressent le capital contre les capitalistes, l'État, formellement au service de tous, contre l'intérêt réel d'un groupe de capitalistes attardés. Roosevelt impose d'en haut une nouvelle stratégie, une révolution des structures du capital, une «révolution capitaliste». Il impose aux capitalistes individuels «une forme de relation nouvelle entre la gestion politique du rapport social et la propriété privée des moyens de production, un nouveau point de raccord et de heurt de l'intérêt général avec le profit du capitalisme individuel, du gouvernement du bien public avec la production en vue du capital^[17]».

L'État n'est pas le Moloch à abattre de Negri. Et même, dans certaines conjonctures particulières comme celles de 1933 à 1947, les intérêts des classes antagoniques peuvent se concilier au-delà de la «soi-disant exploitation». «Le mot d'ordre organisons les inorganisés, allait aussi bien au capital moderne qu'au nouveau syndicat. Il existe des moments d'affinités électives entre les deux protagonistes de classe de l'histoire moderne, où l'un comme l'autre, et chacun dans son camp, se retrouvent en état de division interne, et doivent résoudre au même moment des problèmes de comportements stratégiques et de restructuration de leurs organisations. Alors on voit la partie la plus avancée du capital tendre la main à la partie la plus avancée de la classe ouvrière et, à la différence de ce que l'on serait sectairement en droit d'attendre, la classe ouvrière ne repousse pas le baiser, ne refuse pas l'immonde union, mais au contraire l'exploite allégrement pour gagner quelque chose^[18]».

La deuxième grande guerre fait pencher le rapport de forces en faveur des ouvriers à un tel point, selon Tronti, que le pouvoir leur appartient malgré le maintien d'un État capitaliste. «L'année 47 s'ouvre aux États-Unis sous le signe de la "grande peur" des ouvriers qui avaient secoué ce pays tout au long de l'année précédente. C'est impensable. Mais pourtant, au fond, la loi Taft-Hartley se proposait de replacer le pouvoir contractuel des capitalistes sur un pied d'égalité avec celui des ouvriers. Cela en dit long sur ce qui s'était passé aux États-Unis à partir de 1933. La péréquation du pouvoir contractuel des deux classes en lutte - cette revendication classique et subalterne de l'égalité des droits contre la force qui décide - pour la première fois, c'étaient les capitalistes qui la mettaient en avant, et en faisaient la conquête ou la reconquête au sein de leur propre État. C'est là l'épisode emblématique d'une histoire encore actuelle. Il montre qu'il n'est pas vrai qu'une classe domine toujours l'autre, que l'autre soit toujours dominée. tour à tour, selon le rapport de force mutuel, la puissance de l'une l'emporte sur la puissance de l'autre, et ce, indépendamment des formes de pouvoir institutionnelles et du signe et du nom sous lesquels la structure formelle de la société se présente extérieurement, qu'elle s'appelle capitaliste ou socialiste»^{19...}

Pour l'auteur, aucun parti de la classe ouvrière n'a été capable d'obtenir autant que ce qu'a obtenu la CIO au sein du New Deal, de 1933 à 1947. Les ouvriers américains vivent encore des rentes de ces conquêtes historiques. La CIO était un phénomène de nature politique. elle surgissait sur le terrain des luttes ouvrières les plus avancées pour investir la distribution sociale de la richesse nationale. elle répondait au besoin d'organiser de façon nouvelle l'ouvrier-masse. elle allait dans le même sens qu'une grande initiative du capital sachant qu'elle ne pouvait vaincre seule sans son aide. Les traditions d'organisation des ouvriers américains sont les plus politiques au monde car «ce sont celles qui se rapprochent le plus, non pas de la conquête du pouvoir pour construire dans le vide une autre société, mais de l'explosion salariale visant à faire du capital et du capitalisme des éléments subalternes à l'intérieur de cette même Société»²⁰.

Tronti condamne l'euro-centrisme qui ne se réfère qu'aux expériences révolutionnaires européennes pour comprendre les comportements concrets de lutte. L'histoire de la classe ouvrière n'a pas pour épicerie l'Europe et la Russie. le filon social-démocrate et le filon communiste n'en forment qu'un si on les compare au mouvement ouvrier américain du XXe siècle. Et l'histoire du mouvement ouvrier américain a sur l'euro-péen l'avantage de ne pas être recouverte d'une série de strates d'interprétations marxistes. «S'il est aisé de critiquer les idéologies de l'adversaire, il est difficile, voire impossible parfois de faire la critique de ses propres idéologies, en raison de toute une série de circonstances. Les faits ouvriers de l'histoire européenne sont littéralement submergés par les idées des intellectuels marxistes. Mais les faits ouvriers de l'histoire américaine sont là dans leur nudité, leur crudité»^{21...} Aussi Tronti invite les lecteurs, non pas à interpréter les luttes ouvrières à la lumière des textes de Marx mais, contrairement à ce qu'il faisait, à relire le Capital et les Grundrisse à la lumière du mouvement ouvrier américain.

Il faut cesser de considérer la classe ouvrière comme une masse abstraite aux prises avec un capital abstrait. Il faut se débarrasser de ce snobisme de l'intellectuel militant qui prête, avec condescendance, son cerveau supérieur aux masses non encore conscientes. Il faut renoncer à l'absurde prétention d'être des avant-gardes sans mouvement, des généraux sans armée. Au volontarisme de la révolution à tout prix, Tronti, qui réintègrera le PCI en 1971, oppose une perspective réformiste. «Il nous faut nous employer à inventer pour la pratique, et pour une durée provisoire stratégiquement longue, des techniques encore jamais vues d'utilisation politique par les ouvriers de l'appareil économique capitaliste»²².

La crise de l'État keynésien

Évidemment, Tronti plie en sens inverse la baguette tordue qu'il tenait auparavant. Mais il nous sert une leçon magistrale. Antonio Negri ne l'entend pas. Il radicalise ses positions révolutionnaires et dévie le débat. L'État keynésien dont parle Tronti est en crise et la lutte ouvrière de l'année 1969 en Italie montre que la classe ouvrière peut abattre le capitalisme.

L'extension des revendications salariales et la massification des luttes ont entraîné la faillite de l'État keynésien qui n'arrive plus à gérer de façon progressive le conflit entre le travail nécessaire et la plus-value. Les luttes de l'ouvrier-masse ont dissocié, dit Negri, le travail de la loi de la valeur. Au niveau mondial, l'État national, subordonnée à l'entreprise multinationale qui dicte ses volontés, est en crise.

L'État du capital social, ne pouvant plus assurer le développement, se réduit à un pur pouvoir de commandement sur la classe ouvrière. Il n'est plus que volonté désespérée de survivre comme capitaliste collectif. La loi de la valeur ne jouant plus, le rapport de forces entre classes est surdéterminé politiquement, et Negri se demande s'il ne faudrait pas définir la classe ouvrière de façon purement politique, sans attaches avec le travail productif.

La bourgeoisie, pour reconquérir son contrôle sur la classe ouvrière, étant prête à sacrifier le profit au maintien de son commandement, toute la stratégie développée jusque-là par Potere Operaio qui visait à s'attaquer aux profits par la croissance des salaires est remise en question il n'y a plus de profits. La loi de la valeur ne fonctionnant plus, elle ne peut plus servir de paramètre à l'action politique des masses.

Selon Negri, les nouvelles luttes qui se développent alors en Italie portent moins contre la quantité de plus-value extorquée à l'ouvrier que contre la qualité de l'exploitation. Sur la base de ces luttes, il propose de nouveaux mots d'ordre, dont l'appropriation sociale directe de la richesse sociale produite et la libération de la force d'invention du prolétariat, auxquels il ajoutera par la suite la séparation de celui-ci du commandement capitaliste. Et, contrairement à ce qu'il affirmait précédemment, ces contenus de l'action révolutionnaire constituent le communisme en acte. « Dans cette perspective, pour la première fois peut-être, le caractère actuel du communisme ne se présente pas comme matière à préfiguration, mais bien comme une pratique matérielle visible dans le développement des luttes »²³.

Mais le mouvement du jeune prolétariat, en valorisant la jouissance ici et maintenant, tendait à se replier sur soi et à éviter l'affrontement avec l'État. Pour Negri, la seule jouissance réelle est dans l'organisation qui affronte brutalement l'appareil de répression capitaliste. Il faut orienter le désir d'appropriation sociale, d'invention et de séparation du nouveau prolétariat vers la lutte contre le capital. À la critique de la valeur, il faut passer à la critique du commandement capitaliste. Mais que signifie la critique du commandement capitaliste? Dès cette période, Negri se démarque de ceux qui posaient « le problème de destruction de l'ordre existant en dehors du mouvement qui en suscite les conditions essentielles »²⁴. Il s'oppose dès lors à la stratégie des « Brigades rouges » qui consistait à s'attaquer à l'État pour et à la place des masses. Negri ne prône pas pour autant le pacifisme. Au contraire, l'insurrection est, pour lui, le seul « point de vue raisonnable face à l'irrationalité désespérée de la répression exercée par la valeur d'échange sur l'individu prolétarien reconstitué »²⁵. Mais, contrairement aux « Brigades rouges », l'insurrection doit être centrée sur le développement autonome de l'organisation prolétarienne de masse dans ses offensives contre le commandement capitaliste. Désapprouvant le terrorisme politique et la tendance du jeune prolétariat à se replier sur ses propres jouissances, blâmant les récupérations réformistes des mouvements de masse par le mouvement ouvrier officiel, Negri soutient donc une stratégie de sabotage du commandement capitaliste, d'affrontements violents de celui-ci par les masses dans une perspective de guerre civile.

Dans « Prolétaires et État », publié cinq ans après la « Crise de l'État-plan, communisme et organisation révolutionnaire », Negri condamne le « compromis historique » du PCI et réarticule sa plate-forme politique, en critiquant l'autonomie du politique et en proposant une nouvelle définition du prolétariat.

Le compromis historique vise à un « passage pacifique au socialisme à travers une insertion des forces populaires dans l'État, capables de garantir quelques-uns des objectifs fondamentaux du développement productif. C'est-à-dire en premier lieu garantir le contrôle qualitatif et quantitatif des mouvements de classe - et en cela un rôle fondamental est assigné au syndicat, comme courroie de transmission du réformisme, comme chien de garde et véritable "syndicat d'État", conditionné par les rythmes de légitimation de la planification (restructuration). Le second objectif consiste à rationaliser les mécanismes de reproduction et de distribution de la force-travail par une planification des

institutions sociales (organismes locaux, territoriaux, etc.) qui atteigne une homogénéité sans cesse croissante sous la forme de l'État-plan [ici la fonction du parti comme "syndicat du social" (et même dans ce cas, objectivement, comme "syndicat d'État") est fondamentale. En troisième lieu, le compromis historique se propose d'opérer une redistribution (future et partielle) - plus que des revenus - du potentiel de production dans le cadre du système en se disposant à avantager à l'avenir le secteur public et le personnel politico-économique qui la gère (dans l'optique où l'État devient l'État représentatif "de tout le peuple") [26].

Ces objectifs, selon Negri, sont irréalisables. En raison de l'extension de la lutte ouvrière, de son affirmation du refus de travail et de sa reconnaissance du caractère actuel de l'alternative communiste, le contrôle des mouvements de classe ne peut se présenter qu'en termes de répression et sûrement pas en termes de participation. La rationalisation des mécanismes de reproduction de la force-travail, impliquant la destruction des rigidités du marché du travail, ne peut s'exercer que de façon manipulatrice et répressive. Enfin, l'État, que veut utiliser le PCI, est complètement dominé par un marché mondial dirigé par les entreprises multinationales et a perdu toute autonomie face au social.

La société civile devient un produit de la volonté d'un État de plus en plus totalitaire. (Dans ce sens, Negri affirmera dans «Sur l'État» [27] les liens de parenté entre keynésisme et nazisme). L'autonomie du social et du politique disparaît. Les règles du marché, même si elles subsistent et semblent parfois se renforcer, n'existent qu'à travers la médiation de l'État [«Le bloc étatique doit désarticuler chaque agrégat social potentiellement hostile et le réarticuler en fonction du schéma de fonctionnement global et planifié du capital» [28]. L'État devient ainsi l'ennemi à abattre.

La crise marque le surgissement subjectif, irréversible et définitif du prolétariat contre sa définition comme simple force de travail. Mais ce prolétariat révolutionnaire n'est plus le simple travailleur productif. La crise et la restructuration capitaliste étendent la catégorie du prolétariat à l'ensemble du travail vivant et salarié disséminé dans la société [l'assurance chômage «fait comprendre à l'ouvrier son identité d'intérêt avec le chômeur, la décentralisation montre à l'ouvrier de la grande usine qu'il a le même intérêt immédiat que l'ouvrier de la petite usine»] la tertiarisation de la production montre à l'opérateur du tertiaire que sa condition est directement prolétarisée, du point de vue de sa place dans le processus productif et dans le système salarial [l'exclusion de vastes strates hors de la production, la marginalisation scolaire, etc. révèlent la présence d'une seule et même loi de l'exploitation sur le processus entier de la planification de la société capitaliste fondée sur l'inclusion dans la production et/ou sur son exclusion] [29]. Dans ce vaste prolétariat, Negri accordera la suprématie soit aux précarisés (le prolétariat jeune et scolarisé, les femmes et les travailleuses domestiques, la force de travail sans emploi et marginalisée) dont les nouveaux besoins et les valeurs humaines sont irréductibles au travail salarié, soit aux couches ouvrières du travail abstrait et tertiarisé dont les besoins de connaissance, les facultés de jouir, d'inventer et d'être libres se manifestent dans un même refus. L'alternative communiste est présente dans tout le vaste prolétariat, mais Negri a quelques difficultés à définir précisément ce qu'il nomme le nouvel «ouvrier social».

Dans Marx au-delà de Marx, Negri maintient ses positions et les justifie par une lecture des Grundrisse. Le Capital, malgré son indéniable mérite, a servi historiquement dit-il, «à réduire la critique à la théorie économique, à annuler la subjectivité dans l'objectivité, à laisser asservir la capacité de subversion du prolétaire par l'intelligence réorganisatrice et répressive du pouvoir» [30]. Il faut donc relire Le Capital en le soumettant à la critique des Grundrisse qui est entièrement traversé par l'antagonisme du travail et du capital et par la capacité subjective et révolutionnaire du prolétariat. Ainsi, l'analyse privilégiera le processus de la tendance «qui permet de lire le présent à la lumière du futur, pour faire des projets, pour illuminer le futur» [31].

La lutte des prolétaires tend sans cesse à élargir la valeur du travail nécessaire, la sphère de leurs propres besoins, la sphère du non-travail. Le prolétariat valorise le travail nécessaire en combattant le sur-travail, la plus-value, l'exploitation. La loi de la baisse tendancielle du taux de profit n'est pas une loi économique objective, autonome et indépendante [elle est relative à la lutte de classes] [«Le travail nécessaire peut de façon autonome se valoriser, le monde des besoins peut et doit prendre de l'expansion. La forme de la loi de la chute tendancielle qui en dérive, combine la proportionnalité de la perte de valeur du capital à la valorisation indépendante de la classe» [32].

Le prolétariat ne se réduit pas au travailleur productif. La production et la reproduction, la production et la circulation sont si étroitement mêlées que le concept de prolétariat s'élargit pour recouvrir l'ensemble du travail social. «L'extension du concept et de la réalité du travail productif, dans la circulation, dans la reproduction fait apparaître d'autre part, non seulement le caractère historique mais aussi la variété multiple du procès constitutif de l'individualité historique du sujet communiste»³³. Dans ce sens, il est peu utile d'étudier les transformations des compositions de classe et des modes de production. Il suffit d'étudier le prolétariat, comme porteur du travail directement et indirectement productif, dans sa subjectivité révolutionnaire, dans son procès constitutif de sujet communiste, dans son devoir être. «L'antagonisme doit devenir social, la force de travail globale doit devenir classe révolutionnaire contre le développement capitaliste»³⁴. Ou comme le dit encore Negri «Au capital comme sujet d'un côté doit répondre de l'autre côté le travail comme sujet»³⁵.

«Là où, dit Negri, dans le chemin que parcourt le capital, c'est le travail qui est commandé par le sur-travail extorqué, dans le chemin que parcourt le prolétariat révolutionnaire, le sur-travail réapproprié est commandé par le travail nécessaire»³⁶. Vue du prolétariat, comme sujet révolutionnaire, la loi de la valeur impuissante à mesurer le degré d'exploitation, devient pur et simple commandement, pure et simple forme de la politique. «Le développement du mode de production amène à reconnaître que dire l'État est la seule façon de dire le capital. un capital socialisé, un capital dont l'accumulation se fait en termes de pouvoir, une transformation de la théorie de la valeur en théorie de commandement. la mise en circuit et le développement de l'État des multinationales»³⁷.

Le communisme est négation et réappropriation du surtravail, destruction de l'exploitation et libération du travail vivant, négation de toute mesure et affirmation de la créativité. «Quand le salaire en se développant devient autovalorisation et réappropriation du sur-travail, c'est la fin de toute règle profitable de développement. Il n'y a plus de profit parce que la productivité du travail ne se traduit plus en capital. Il n'y a plus de rationalité capitaliste. La subjectivité ne libère pas qu'elle-même, elle libère plutôt une totalité de possibilités. Elle dessine un horizon. La productivité du travail est fondée et répandue socialement. Elle est à la fois un magma qui agglomère et recompose tout un réseau de jouissance, de propositions et d'inventions qui parcourent la terre rendue fertile par le magma»³⁸. Il n'y a pas de dialectique entre communisme et capitalisme. celui-là est destruction et suppression de celui-ci. Le communisme est transition. il est le bien qui annihile le mal capitaliste.

Une nouvelle alliance révolutionnaire

Negri, après l'enlèvement et l'exécution de Moro, sera arrêté en avril 1979, même s'il condamne cet acte de terrorisme politique. Cette incarcération et la défaite politique du courant autonome l'entraînera à s'interroger sur les fondements philosophiques de ses positions. L'étude sur Spinoza s'inscrit au sein de cette interrogation et *Les nouvelles lignes d'alliance*, écrit en collaboration avec Félix Guattari, définira sa nouvelle position révolutionnaire.

NOTES

- (1) *Ouvriers et capital*, Paris, Christian Bourgois éd., 1977, p. 65.
- (2) *Ibidem*, pp. 114-115.
- (3) *Ibidem*, p. 96.
- (4) *Ibidem*, p. 130.
- (5) *Ibidem*, p. 111.
- (6) *Ibidem*, p. 313
- (7) *Ibidem*, p. 319
- (8) *La classe ouvrière contre l'État*, Paris, Éd. Galilée, 1978, pp. 23-132.
- (9) *Ibidem*, p. 29.
- (10) *Ibidem*, pp. 48-49.
- (11) *Ibidem*, p. 110.

- (12) *Ibidem*, p. 68..
- (13) *Ouvriers et capital*, Paris, Christian Bourgois éd., 1977, pp. 327-382
- (14) *Ibidem*, p. 256
- (15) *Ibidem*, p. 348.
- (16) *Ibidem*, p. 351.
- (17) *Ibidem*, p. 33
- (18) *Ibidem*, p. 364.
- (19) *Ibidem*, p. 355.
- (20) *Ibidem*, p. 355.
- (21) *Ibidem*, p. 372.
- (22) *Ibidem*, p. 381.
- (23) *La classe ouvrière contre l'État*, Paris, Éd. Galilée, 1978, p. 216.
- (24) *Ibidem*, p. 160.
- (25) *Ibidem*, p. 191.
- (26) *Ibidem*, pp. 241-242.
- (27) *Contradictions*, numéro spécial Sur l'État, n° 12-13 (juin-sept. 1977) □417.
- (28) *La classe ouvrière contre l'État*, Paris, Éd. Galilée, 1978, p. 251.
- (29) *Ibidem*, p. 257
- (30) *Marx au-delà de Marx*, Paris, Christian Bourgois éd., 1979, p. 46
- (31) *Ibidem*, p. 96.
- (32) *Ibidem*, p. 182
- (33) *Ibidem*, p. 316.
- (34) *Ibidem*, p. 302.
- (35) *Ibidem*, p. 219.
- (36) *Ibidem*, p. 258.
- (37) *Ibidem*, p. 324.
- (38) *Ibidem*, p. 262